



**HAL**  
open science

## ”L’image des étrangers à Marseille dans L’Invasion de Louis Bertrand (1904)”

Aurélia Dusserre

► **To cite this version:**

Aurélia Dusserre. ”L’image des étrangers à Marseille dans L’Invasion de Louis Bertrand (1904)”. Céline Regnard, Stéphane Mourlane. Les batailles de Marseille. Violences, conflits et migrations (XIXe-XXe siècles), Presses universitaires de Provence, pp.15-27, 2013. halshs-03515788

**HAL Id: halshs-03515788**

**<https://shs.hal.science/halshs-03515788>**

Submitted on 6 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'image des étrangers à Marseille dans *L'Invasion* de Louis Bertrand (1907)

Aurélia Dusserre

## Résumé

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Louis Bertrand consacre un livre à l'importante migration italienne qui conflue vers Marseille. Si *L'Invasion* donne une image réaliste de la communauté, le livre reflète également les stéréotypes xénophobes qui circulent à l'époque, et offre une lecture profondément marquée par l'idéologie (racialiste?) de l'auteur"

## The Picture of Foreigners in Marseille in Louis Bertrand's Novel *L'Invasion* (1904)

### Abstract

At the beginning of the 20th century, Louis Bertrand wrote a book on the important Italian migration that arrived in Marseille. *L'Invasion* provides a good description of this community. Yet, it also unveils the xenophobic stereotypes that used to circulate during this period, and especially, the racist ideology of the author.

Un pont de bateau, des hommes, des femmes et des enfants au milieu de paquetages, au son de la musique et des chants : la scène d'ouverture du quatrième roman de Louis Bertrand, *L'Invasion*, nous entraîne au milieu de migrants italiens en route vers Marseille<sup>1</sup>.

Le titre du roman frappe immédiatement. Pour le lecteur d'aujourd'hui comme pour celui d'hier, le terme « invasion » résonne de façon très négative. Il a d'ailleurs été critiqué par certains lecteurs, de l'aveu même de Bertrand, dans l'avant-propos de la réédition de l'ouvrage. L'auteur décide cependant de le maintenir : à la lecture du roman émergent en effet diverses figures de l'étranger, comme autant de menaces qu'il entend dénoncer<sup>2</sup>. En 1938 il écrit :

La grande affaire pour moi, c'étaient les immigrants italiens. [...] Cette plèbe arrivait à Marseille avec ses tares et ses vices, ou avec des intentions d'espionnage et de propagande subversive. [...] Tout cela me frappait, m'alarmait beaucoup, de sorte que je fus amené à étendre mes investigations des milieux italiens à tous les milieux populaires marseillais. Je fus ainsi conduit [...] à faire dévier mon étude et à en concentrer l'intérêt sur ce que j'appelais l'invasion marseillaise, invasion à la fois matérielle, politique et sociale<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Né en Lorraine en 1866, Louis Bertrand est l'auteur de plus d'une cinquantaine d'ouvrages et d'une centaine d'articles, pour la plupart oubliés aujourd'hui. Voir Aurélia Dusserre, « L'expérience provençale de Louis Bertrand », *Provence historique*, n°211, 2003, p. 85-93.

<sup>2</sup> Le projet de l'auteur est, à l'origine, de décrire l'arrivée et l'installation de ces travailleurs dans la cité. Paru pour la première fois sous la forme d'un feuilleton dans la *Revue des Deux Mondes* entre août et novembre 1907, le roman est publié la même année chez Fasquelle. *L'Invasion* connaît ensuite deux rééditions. La première paraît en 1911 chez l'éditeur parisien Nelson — c'est à cette édition que renvoient les citations mentionnées. Le roman est ensuite réédité chez Plon en 1921, avec un avant-propos de l'auteur, sans que le texte soit remanié ; il faut cependant signaler l'ajout d'un sous-titre : « Roman contemporain ». L'édition originale contient une préface ; nous n'avons pu la consulter.

<sup>3</sup> Louis Bertrand, *Mes années d'apprentissage*, Paris, Fayard, 1938, p. 236-237.

Nous montrerons que le livre résonne en effet des échos xénophobes de l'époque mais qu'il ne saurait pas rendre compte des seuls discours du temps, dans la mesure où il trouve également sa place dans le parcours idéologique de son auteur.

## Marseille, une ville italienne

Né en Lorraine en 1866, Louis Bertrand est l'auteur de plus d'une cinquantaine d'ouvrages et d'une centaine d'articles, pour la plupart oubliés aujourd'hui. Il a consacré une grande partie de son œuvre à la Méditerranée et voue une véritable admiration à la Provence, où il commence sa carrière de professeur avant d'y finir sa vie d'écrivain après son installation définitive à Antibes en 1925<sup>4</sup>. La région, et particulièrement Marseille, apparaissent de façon récurrente dans son œuvre<sup>5</sup>. Ses premières visites dans la ville ont lieu pendant son année au lycée d'Aix-en-Provence : en 1888-1889, il découvre, émerveillé, le quartier du Vieux Port, l'activité portuaire et la vieille ville, comme autant de contrastes avec Aix, qu'il juge à l'époque fermée et endormie. Il y retourne régulièrement à chacun de ses retours d'Algérie<sup>6</sup>, puis s'installe en 1904 dans une chambre à l'angle de la Canebière et de la rue des Feuillants, où il passe l'automne et une partie de l'hiver. Il y revient fréquemment au cours de l'année 1905, afin de préparer le roman qui lui sera consacré.

L'action de *L'Invasion* se déroule entièrement à Marseille, ce qui fait dire à Maurice Ricord, son fidèle biographe, que Bertrand a écrit « le roman du vieux Marseille <sup>7</sup> ». Le livre s'ouvre avec l'arrivée de l'ancienne institutrice Marguerite, venue du Piémont avec ses enfants rejoindre son mari, Cosmo, chef mineur. Le chef de famille n'étant pas au rendez-vous, Marguerite doit se débrouiller seule. Elle retrouve cependant son beau-frère, Attilio, accompagné d'Emmanuel, venu de l'Aveyron trouver du travail à Marseille. Une affection réciproque naît entre Emmanuel et Marguerite, qui choisit de cependant de rester fidèle à son mari enfin retrouvé ; ce dernier, jaloux et bagarreur, tentera par la suite d'assassiner son rival. Le milieu du roman voit l'apparition d'un nouveau personnage, le peintre Marès, anarchiste repentini après avoir été l'objet d'un miracle : alors qu'il redorait la statue de Notre-Dame de la Garde, il a été retenu dans sa chute par la main de l'enfant Jésus. Le livre se termine sur une fin tragique : dans un climat social de grève générale, Marès est assassiné par ses anciens camarades anarchistes qui lui reprochent sa trahison, tandis qu'Emmanuel est tué d'un coup de couteau destiné à Cosmo, qui faisait partie d'une équipe de briseurs de grève.

L'intrigue permet à Bertrand de donner le panorama d'une ville dominée par la présence italienne :

Partout [Marguerite] avait pu se croire dans son pays : elle avait entendu sonner les langages divers, retrouvé les habitudes et les costumes ; elle était passée devant des théâtres, des cafés-concerts, des cercles pavoisés aux couleurs de Savoie<sup>8</sup>.

A la recherche de Cosmo, l'héroïne se rend en effet dans toutes les colonies italiennes,

---

<sup>4</sup> Aurélie Dusserre, « L'expérience provençale de Louis Bertrand », *op. cit.*

<sup>5</sup> Outre *L'Invasion*, il faut également évoquer *Au bruit des fontaines d'Aix-en-Provence*, Paris, Hazan, 1929 ainsi que de larges passages de son autobiographie. Deux de ses ouvrages s'ouvrent sur la ville de Marseille. Le premier chapitre de *La Cina*, roman qu'il consacre en 1901 à l'installation en Algérie de deux jeunes gens de bonne famille, s'intitule « Marseille porte de l'Orient » ; de la même façon, son *Livre de la Méditerranée*, paru en 1911 chez Grasset et dans lequel Bertrand retrace un de ses périples autour du bassin méditerranéen, débute par la description de la cité phocéenne.

<sup>6</sup> Après une année au lycée d'Aix-en-Provence puis, après avoir obtenu l'agrégation interne, à Bourg-en-Bresse, Bertrand est nommé professeur de rhétorique au lycée d'Alger en 1891, où il enseigne jusqu'en 1898.

<sup>7</sup> Maurice Ricord, *Louis Bertrand l'Africain*, Paris, Fayard, 1947.

<sup>8</sup> Louis Bertrand, *L'Invasion*, *op.cit.*, p. 50.

c'est-à-dire tout les faubourgs et les quartiers ouvriers de Marseille [...], les ruelles puantes du Vieux-Port, les ghettos disséminés autour de la place d'Aix [...] jusqu'à la Capucelle et jusqu'à Saint-Louis<sup>9</sup>

mais aussi la Belle de Mai, les Chartreux, la Capelette, le Rouet et Menpenti, le vallon de Vaufrèges, Montredon jusqu'aux calanques.

Bertrand installe son héroïne rue de la Prison, au pied de l'actuel quartier du Panier, dans un vieux palais délabré. Cette partie de la ville connaît en effet une très forte concentration d'étrangers : plus du quart de la population est italienne. Comme dans l'ensemble du vieux centre, l'habitat y est très dégradé. Cette insalubrité a suscité une abondante littérature, à laquelle Bertrand apporte sa pierre : la Maison de Diamant, « palais dérisoire de la misère, [...] étable humaine » en devient le symbole, « habitacle sinistre [qui] résum[e] [...] la laideur et l'abjection des choses environnantes<sup>10</sup> », où « les pieds s'enfoncent dans une boue perpétuelle, où les mains qui tâtonnent éprouvent la même sensation visqueuse et molle qu'au contact d'une aile de chauve-souris<sup>11</sup> ». Les immigrants s'installent en priorité dans ces quartiers insalubres : populations pauvres, soumises à l'irrégularité des salaires et à la nécessité d'économiser, ils ne peuvent se permettre que des loyers modestes. Le choix de venir à Marseille et de s'installer dans certains quartiers s'explique aussi par la présence sur place d'un parent ou d'une connaissance — Marguerite est ainsi guidée dès son arrivé par Madame Cougourde, une compatriote mariée à un Marseillais. Ces solidarités internes ne sont cependant pas un recours suffisant pour faire face à des conditions de vie extrêmement précaires.

Bertrand décrit une population au bas de l'échelle sociale. Les immigrants italiens ont en effet des revenus faibles et aléatoires. La dominante prolétarienne se retrouve dans la majeure partie des secteurs d'activité. Parmi les premiers fournisseurs d'emploi, on trouve le monde de la mer. Les pêcheurs, souvent Génois ou Napolitains, sont installés près du Vieux-Port. De nombreux marins sont italiens, à un point tel qu'une identification immédiate s'établit : « tous les marins de ce pays-ci sont fils de Napolitains<sup>12</sup> ». Sur les quais, portefaix ou dockers sont embauchés à la journée pour décharger les produits difficiles délaissés par les Français. L'industrie emploie également un gros bataillon d'Italiens. Présents dans toutes les entreprises métallurgiques et mécaniques, principalement à des postes de manœuvres, ils s'occupent des travaux pénibles, peu hygiéniques et sous-payés. On les retrouve aussi dans les huileries, les minoteries, les usines de savon, les raffineries ou les usines chimiques. Leurs conditions de travail sont si dures qu'elles sont refusées par les Français :

Dans cette boîte-là, tous les ouvriers sont Italiens [...] Quel travail de galérien ! [...] Jamais des Français d'auraient pu tenir là dedans ! Il faut être des Italiens, des Calabrais, des meurt-de-faim, comme nous autres, pour accepter des métiers pareils<sup>13</sup>!

Ces « métier[s] de Calabrais<sup>14</sup> », mal payés, sans qualification, généralement malsains, nécessitent une résistance hors du commun. Il en est de même dans le secteur du bâtiment et des travaux publics, autre secteur d'emploi privilégié : le personnage du maçon italien fait partie de la légende de l'émigration et, dans le roman, Cosmo occupe des postes de mineur ou terrassier. Enfin, il faut mentionner le service hôtelier et la domesticité. Le développement du

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 93-94. Ces paroles sont celles d'Attilio, embauché dans une usine chimique à l'Estaque, et qui a précédemment travaillé dans une usine de colle forte à Villeurbanne, près de Lyon.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 105.

port a entraîné la multiplication des meublés et des hôtels, où les Italiens occupent une place privilégiée. Ce personnel masculin, auquel il faut ajouter le « garçon » italien servant dans les cafés, est devenu indispensable ; ces métiers constituent en outre un moyen d'échapper à la dureté de la condition ouvrière, à l'exemple d'Attilio qui finit par devenir limonadier. La grande masse de la domesticité à domicile est constituée des Italiennes : comme Marguerite, les femmes occupent des postes de couturière à domicile ou servent dans les maisons de la bourgeoisie. Elles sont également nombreuses dans le petit commerce et la restauration, ces places leur permettant parfois de connaître une relative ascension sociale, comme l'héroïne du roman.

Bertrand fait donc de Marseille une ville avant tout italienne. S'il rend compte de la difficile réalité socio-économique de la communauté, son propos n'est pas de la dénoncer mais bien d'insister sur la menace qu'elle peut alors représenter. La vision des Italiens est ainsi empreinte d'une forte connotation morale et idéologique, l'auteur se faisant le porte-parole du discours xénophobe qui se développe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

### « Le flot grossissant de l'invasion italienne »

La lecture de *L'Invasion* permet d'envisager les peurs et les réactions xénophobes qui ont émergé face à la rapidité et à l'ampleur de l'immigration italienne à Marseille<sup>15</sup>. Dès le XV<sup>e</sup> siècle, les Italiens occupent une place importante dans la vie du port et à tous les niveaux de la société, cette permanence s'expliquant avant tout par la proximité des lieux de départ et par la facilité des communications. Dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, le décollage de Marseille et les transformations économiques qui en découlent attirent de plus en plus de migrants, ceux-ci formant près de 20% de la population de la ville au début du XX<sup>e</sup> siècle, sans compter les descendants de migrants ni les naturalisés<sup>16</sup>.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette vague migratoire inquiète. L'image qui se diffuse est alors celle d'une colonisation. La presse et la littérature représentent l'immigration italienne comme une *invasion*, une foule en marche, impossible à arrêter, un « flot humain se répanda[nt] sur la chaussée » se transformant en une « véritable armée<sup>17</sup> » — les termes militaires traduisant l'idée de violence et de destruction. Ce discours xénophobe est d'autant plus vif dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle avec la montée du nationalisme. Les différends politiques et diplomatiques entre la France et l'Italie se multiplient autour des questions coloniales et surtout de la constitution de la Triple Alliance. Chez Bertrand, cette peur se cristallise autour de la question du drapeau italien. Dès le début du livre, les migrants saluent par des chants patriotiques et des « *Viva Savoia !* » le drapeau déployé sur les quais du port<sup>18</sup>, alors même qu'il incarne le symbole d'une présence ennemie sur le sol français. Ce passage semble faire allusion à l'événement déclencheur des Vêpres marseillaises. L'épisode se déroule le 17 juin 1881 au moment du retour des troupes de Tunisie après le traité du Bardo qui met fin aux rivalités franco-italiennes pour la possession de la Tunisie, à l'avantage de la France. Alors que débarquent des troupes françaises sur le Vieux-Port des sifflets retentissent. La rumeur les

---

<sup>15</sup> Voir aussi Isabelle Felici, « Marseille et l'Invasion italienne vue par Louis Bertrand », *Babel*, n°1, 1994, p. 103-131.

<sup>16</sup> Ces aspects sont connus. Pour plus de détails nous renvoyons le lecteur à Emile Temime, Pierre Echinard (dir.), *Migrance. Histoire des migrations à Marseille*, Aix-en-Provence, Edisud, 1989-91, 4 vol., Marseille, Jeanne Laffitte, 2007.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 280.

<sup>18</sup> Louis Bertrand, *L'Invasion*, *op.cit.*, p. 15.

attribue au Club italien situé à l'étage d'un immeuble surplombant le port. Les Italiens de Marseille deviennent les cibles de la colère populaire<sup>19</sup>.

Le discours xénophobe se construit également autour de quelques thèmes, largement diffusés. Il insiste tout d'abord sur la violence des Italiens, décrite comme une véritable menace sociale. Dès la scène d'ouverture, une discussion entre deux passagers est l'occasion pour Bertrand de parler du couteau, « arme italienne par excellence<sup>20</sup> » : « Ils partent avec une marmite, un parapluie et un revolver !... — ou un couteau ! — jeta malignement le capitaine<sup>21</sup> ». A partir des années 1880, le couteau prend en effet une dimension particulière : dans la presse et dans l'imaginaire collectif, il devient à Marseille le symbole commun à la rixe et à l'Italien<sup>22</sup>. Il reste d'ailleurs un élément central des représentations du discours contre les Italiens jusque dans les années 1930. Pierre Milza souligne que « l'image de l'Italien manieur de couteau, avec la pointe de racisme qu'elle contient, tend à prendre un caractère mythique et à s'installer dans le mental collectif<sup>23</sup> ». La violence s'incarne notamment dans le personnage du nervi<sup>24</sup>, que l'on croise à plusieurs reprises dans le roman et qui inspire la terreur :

...quand les nervis ont condamné quelqu'un, ils finissent toujours par avoir sa peau [...]. Vous ne savez pas que ces brigands-là sont les maîtres du pavé de Marseille, comme dans la banlieue ? Ils pillent, ils tuent à leur fantaisie ! Hier encore, sur la ligne du Prado, ils ont attaqué un tramway à coups de revolver<sup>25</sup>!

L'image du délinquant italien correspond à l'aggravation de la criminalité en milieu urbain, dans laquelle une part croissante d'entre eux est impliquée, comme le souligne Céline Regnard. L'augmentation des violences commises par les Italiens dans la décennie 1880 est cependant un phénomène complexe, à replacer dans des contextes économiques, sociaux et culturels spécifiques<sup>26</sup>, et qui ne peut se réduire à des stéréotypes pourtant de plus en plus diffusés.

Les Italiens sont en outre décrits comme une population aux mœurs condamnables. Ainsi, la violence s'exerce aussi dans la sphère privée : « Les Italiens sont trop brutaux !... Ma sœur a dit qu'elle ne se marierait qu'avec un Français<sup>27</sup> ! ». Cette violence conjugale est souvent associée à l'alcoolisme ; l'accusation d'ivrognerie est omniprésente dans *L'Invasion*. Abondamment fréquentés dans sa jeunesse par Bertrand et ses amis, les cafés deviennent dans le roman des lieux de débauche, où les Italiens sont supposés se laisser aller à leurs penchants naturels, le jeu, la boisson et la violence. Les femmes ne sont pas épargnées par les préjugés : ainsi Madame Cougourde, personnage ridicule, incarne les vices féminins, la gourmandise,

---

<sup>19</sup> George Liens, « Les "vêpres marseillaises" (juin 1881) ou la crise franco-italienne au lendemain du traité du Bardo », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, tome XIV, 1967, p. 1-30.

<sup>20</sup> « Le couteau, c'est l'arme italienne par excellence. C'est le viatique indispensable de l'immigré, l'instrument à tout faire, celui qui tranche le pain, mais aussi l'arme qui permet de se défendre et, au besoin, d'attaquer. », Renée Lopez et Émile Témime, *Migrance. Histoire des migrations...*, *op.cit.*, p. 123.

<sup>21</sup> Louis Bertrand, *L'Invasion*., p. 11.

<sup>22</sup> Pour une analyse de « l'ère de la lame » dans la criminalité marseillaise et, plus largement, des pratiques violentes des Italiens, voir Céline Regnard, *Marseille la violente. Criminalité, industrialisation et société (1851-1914)*, Rennes, PUR, 2009, p. 177-207.

<sup>23</sup> Pierre Milza, *Français et Italiens...*, *op.cit.*, p. 277. Voir également Gérard Noiriel, *Immigration, antisémitisme et racisme...*, *op.cit.*, p. 157-158.

<sup>24</sup> Sur les nervis voir la contribution de Laurence Montel dans le présent ouvrage mais aussi sa thèse *Marseille capitale du crime. Histoire croisée de la criminalité organisée et de l'imaginaire de Marseille (1820-1940)*, Paris X- Nanterre, 2008 et Céline Regnard, « Terreurs de quartiers. Jeunesse et violences à Marseille (1850-1914) », dans De Weirt Xavier, Rousseaux Xavier (dir.), *Violences juvéniles urbaines en Europe*, Presses Universitaires de Louvain, Louvain, 2011, p. 143-160.

<sup>25</sup> Louis Bertrand, *L'Invasion*, *op.cit.*, p. 42.

<sup>26</sup> Pour une analyse complète et détaillée, voir Céline Regnard, *Marseille la violente...*, *op.cit.*

<sup>27</sup> Louis Bertrand, *L'Invasion*, *op.cit.*, p. 108-109.

l'envie, la coquetterie et la médisance. Même Marguerite semble ne pas pouvoir échapper à l'atavisme de ses origines : « elle était trop italienne pour ne pas remarquer aussi la mâle tournure de ce garçon de trente-quatre ans qui était, comme elle, dans tout l'épanouissement de sa vigueur et de sa beauté<sup>28</sup> ».

Enfin, le discours xénophobe investit le champ politique, assimilant à partir des années 1880 l'étranger à un « ennemi de l'intérieur » menaçant la sécurité du pays. Le roman fait ainsi état des tensions qui traversent le monde du travail marseillais : à la fin du livre, une équipe de dockers italiens embauchée au moment d'une grève générale est victime des représailles d'ouvriers français. Dans un contexte économique et social tendu, le patronat a en effet eu tendance à utiliser les étrangers comme « briseurs de grève<sup>29</sup> ». Mais au moment où Bertrand écrit *L'Invasion*, le contexte n'est plus le même et les conflits sont surtout pour l'auteur l'occasion de mettre en scène la menace anarchiste. Dans la décennie 1890, l'image de la « cinquième colonne » s'enrichit en effet d'autres récits, dans lesquels on retrouve les Italiens, particulièrement après 1894, date de l'assassinat de Sadi Carnot par Caserio ; l'arrière-plan politique de *L'Invasion* s'en trouve influencé.

D'une manière plus générale, le roman de Bertrand permet de saisir les tensions qui ont pu exister entre la population marseillaise et les immigrés italiens. Il est ainsi fait mention d'insultes entre un groupe d'Italiens et des Marseillais : lors d'un déjeuner dans un cabanon, au Prado, une dispute éclate entre voisins, au cri d' « Enlevez les *Babis* !...A bas les meurt-de-faim ! [...] Eh ! Retournez donc chez vous, *Babis* de malheur !...Allez crever votre misère dans votre pays, tas de pouilleux<sup>30</sup> ... » — le terme « babi » désignant de façon méprisante les Italiens<sup>31</sup>.

L'image de l'Italien n'est cependant ni uniforme, ni statique : le roman met en évidence l'existence de distinctions en fonction de l'origine géographique. Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'immigration italienne était essentiellement piémontaise et ligure. Cette domination « alpine » diminue au fil du siècle et sa visibilité s'atténue face aux Napolitains<sup>32</sup>, dont la grande migration commence avec la décadence d'une économie essentiellement rurale. Ces nouveaux migrants sont pour l'écrasante majorité des paysans qui n'ont pas pu partir pour l'Amérique. La terminologie xénophobe change en conséquence : dans l'échelle du mépris, le « Piémontais » est remplacé par le « Napolitain ». L'origine régionale des Italiens apparaît nettement chez Bertrand. La Maison de Diamant est ainsi majoritairement habitée par des Napolitains, pauvres, oisifs, bruyants, et dont la cuisine répand des odeurs nauséabondes ; les voisines de Marguerite se méfient de la nouvelle venue, qu'elles critiquent ouvertement et à qui elles intentent même un procès. Lors d'une promenade du dimanche à l'Estaque, Marguerite et Emmanuel s'installent dans une guinguette, aux côtés de Napolitains :

Farouches, ils continuèrent à s'empiffrer de mortadelle et de saucisson d'Arles, - et ils avalaient goulûment les pelures avec le papier de plomb qui enveloppait les charcuteries. [...] Les mères, sans s'interrompre de manger,

---

<sup>28</sup> *Ibid.* p. 108.

<sup>29</sup> Comme le souligne Gérard Noiriel, à Marseille, des études consacrées aux ouvriers du port et des huileries montrent que le recrutement de Piémontais a été au départ motivé par la volonté de mater la résistance des travailleurs locaux. Cf. Gérard Noiriel, *Immigration, antisémitisme et racisme...*, *op.cit.*, p. 143. Sur ce sujet voir les contributions de Laurent Dornel et Xavier Daumalin dans le présent ouvrage.

<sup>30</sup> Louis Bertrand, *L'Invasion*, *op.cit.*, p. 221.

<sup>31</sup> Le sobriquet est courant dans le parler marseillais. Il est utilisé à plusieurs reprises par le peintre et écrivain Valère Bernard, ami de Louis Bertrand, dans son roman *Batagouni* en 1894. Le terme vient du mot occitan désignant le crapaud. À ce propos, on se reportera à la contribution de Céline Regnard dans le présent ouvrage.

<sup>32</sup> Par le terme « Napolitain », il faut entendre tous ceux qui viennent du sud de l'Italie, des îles et de la côte méridionale comme des régions rurales de l'intérieur ou de la Sicile. Il existe pourtant de grandes différences entre ces populations et « il faut admettre que l'imaginaire collectif a tendance à nous donner de ces minorités italiennes une idée d'excessive uniformisation » (Renée Lopez et Émile Témime, *Migrance. Histoire des migrations...*, *op.cit.*, p. 74).

donnaient le sein à leurs nourrissons, - tandis que les hommes, se prélassant au milieu de leurs femmes et de leurs progénitures, échangeaient, de temps en temps, de rudes paroles à l'accent guttural. Vêtus avec une recherche crapuleuse, les doigts sales, tout encerclés de grosses bagues, ils se couchaient à demi sur la table, pour se gaver de nourriture<sup>33</sup>.

L'immigré récent cristallise ainsi les tensions et les rejets. Le portrait le plus féroce est celui d'un Sicilien, futur assassin dans le roman : « La chevelure hérissée, l'air inculte du berger des Abruzzes, le front déprimé, pareil à une grosse pierre qui lui eût écrasé le bas de la figure, il frappait par une expression effrayante de fanatisme et d'abrutissement<sup>34</sup> !... ». *A contrario*, les Piémontais apparaissent sous un jour plus favorable. Bertrand rejoint ici l'opinion commune, qui accorde une sorte de prime à l'ancienneté pour ces migrants qui semblent plus facilement se fondre dans la population française. L'héroïne du roman porte un prénom français et se distingue dès la première scène par ses cheveux blonds et son teint clair. Ses enfants s'appellent Simon, Laurent et Marie-Louise, alors même qu'ils sont nés en Italie et que la famille projette d'y revenir pour y racheter un terrain familial.

*L'Invasion* brosse un portrait idéologique de la communauté italienne. La grande majorité d'entre elle est décrite au moyen de traits de caractères communs, à la forte dimension biologique, pour ne pas dire raciale, ce qui constitue autant de repoussoirs moraux et politiques. Quelques-uns peuvent prétendre incarner des valeurs positives, mais cela nécessite toutefois l'effacement de leurs caractéristiques italiennes (nom, physique...), sous-entendant la possibilité d'une intégration sur le modèle assimilationniste. Ces différences impliquent aussi l'existence d'une hiérarchie entre eux : *L'Invasion* reprend à son compte les représentations et les préjugés du discours xénophobe de l'époque mais, au-delà, s'inscrit dans le parcours idéologique de son auteur.

## Les obsessions d'un auteur

*L'Invasion* n'est donc pas, comme il apparaît communément, le roman de la seule présence italienne à Marseille. L'invasion redoutée est également la peur des idées subversives c'est-à-dire, pour l'auteur, le syndicalisme, le socialisme et l'anarchie. Ces ennemis idéologiques s'incarnent cependant toujours dans des figures de l'étranger, et contribuent à nourrir les théories raciales de l'auteur.

Pour mieux comprendre le roman, il est nécessaire de revenir sur le parcours de Bertrand, pour qui les années 1900 sont des années de rupture. Il quitte tout d'abord l'enseignement, à la suite d'une carrière médiocre, émaillée de blâmes. Ayant décidé de se consacrer à l'écriture, il fréquente à Paris les milieux de la presse de droite, grâce à son amitié avec Ferdinand Brunetière, rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*. Il rompt ensuite avec ses années algériennes. À cette époque, qu'il considèrera ensuite avec un « grand dégoût », il reconnaît avoir été « vaguement socialisant et même anarchisant<sup>35</sup> ». Lisant Kropotkine, il suit le soir des réunions d'ouvriers dans les cabarets ; il tente même de monter un syndicat de charretiers. Son engagement politique s'exacerbe lors de la crise antisémite d'Alger à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup> : critiquant l'opinion algérienne qui « devenait furieusement antisémite<sup>37</sup> », il se

---

<sup>33</sup> Louis Bertrand, *L'Invasion*, *op.cit.*, p. 123-124.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 433.

<sup>35</sup> Louis Bertrand, *Sur les routes du Sud*, Paris, Fayard, 1936, p. 294.

<sup>36</sup> Sur la crise antijuive d'Alger, voir Geneviève Dermenjian, « 1898, l'embrasement antijuif », dans Jordi Jean-Jacques et Planché Jean-Louis, *Alger 1860-1939, le modèle ambigu du triomphe colonial*, Paris, Autrement, collection Mémoires n°55, 1999, p. 55-61.

<sup>37</sup> Louis Bertrand, *Sur les routes...*, *op.cit.*, p. 298. Les émeutes antijuives tiennent également une grande place dans son second roman, *La Cina*.



range publiquement du côté des Dreyfusards. Le retour en métropole contraste grandement avec ces années de relative liberté. Nommé à Montpellier, il fréquente les milieux de grands bourgeois monarchistes ; il s'installe ensuite à Nice, où il côtoie la bonne société. Le voyage en Orient qu'il fait pour la *Revue des Deux Mondes*<sup>38</sup> marque un nouveau tournant intellectuel et politique : revenu à la religion, il affirme désormais des valeurs droitières et conservatrices. *L'Invasion* est une étape importante dans le parcours idéologique de l'auteur. Il est sensible à la dureté de l'existence des ouvriers, mais ses descriptions sont exemptes de tout jugement moral ou humain, ainsi que de remise en cause ou de dénonciation. Les travailleurs sont vus selon un regard d'esthète dénué d'empathie qui réifie les ouvriers, réduits à des formes et à des couleurs. C'est l'auteur qui parle au travers du peintre Flamel admirant les dockers au travail :

Ces couleurs, ce relief, ce beau geste de mains supportant la barre ! Ces tons éclatants des costumes, ces tailloles rouges, ces nuances azurines de rudes étoffes, où les pièces elles-mêmes éclatent comme des rehauts splendides, et tout cela se détachant sur le fond glauque de la mer, dans l'air vibrant du matin, quelle composition incomparable !... [...] regardez-les soulever cette poutre ! [...] C'est le triomphe de l'homme se jouant de la matière, la revanche de la créature libre rompant le faisceau des forces fatales !...Non, jamais je n'ai mieux compris qu'en ce moment la beauté, la sainteté du travail <sup>39</sup>!

A lire la description de la « procession lente des porteurs de poutres », on comprend que l'auteur est bien loin des revendications sociales du mouvement ouvrier qui se structure alors. Facteurs de désordre, ses représentants ne peuvent être vus que comme des forces néfastes et destructrices qui prennent, sous la plume bertrandienne, la forme d'étrangers menaçants. Le discours xénophobe sert ainsi à l'auteur pour exprimer sa peur sociale. La dernière partie du livre, intitulée « Byzance », dépeint ainsi un contexte social très tendu dans un effrayant tableau :

Plusieurs milliers d'ouvriers se trouvaient sans travail – et le flot grossissant de l'invasion italienne augmentait, dans des proportions alarmantes, le nombre des meurt-de-faim. Une autre invasion pire que celle-là s'était abattue sur Marseille. Des anarchistes de toute catégorie et de toute nationalité achevaient de démoraliser les masses affolées par la peur de la famine. Dans les rues, sur les quais, où ils débauchaient les manœuvres, dans les cafés et dans les bars, où ils se répandaient en prédications furibondes, on voyait passer des individus à chevelures hirsutes, qui parlaient un langage barbare : Siciliens ou Catalans, maigres bandits aux prunelles luisantes, enragés de misère et de fanatisme ; Juifs d'Odessa, en caftans crasseux ; révolutionnaires moscovites aux cils d'albinos, aux longues barbes couleur de chanvre<sup>40</sup>.

Bertrand ne décrit pas ici une réalité sociale, mais laisse libre cours à l'expression de ses craintes et de son obsession pour la question des races. Car la peur sociale de Bertrand est intimement liée à une peur raciale. Poursuivons la description des anarchistes :

Les Russes surtout dominaient. Ils apportaient, avec la saleté du cosaque, leur entêtement de brutes, leur fureur d'iconoclastes, l'intrépidité de leur ignorance et leur soif héroïque du martyr. Plus souples, plus insinuants, toujours réservés et taciturnes, quelques Japonais, qui se disaient socialistes, se mêlaient à ces hordes d'apôtres, mais, en observateurs avisés, ils paraissaient dédaigneux de toute propagande. Ainsi, l'écume asiatique, comme au temps de l'agonie romaine, refluit encore une fois jusqu'au rivage latin<sup>41</sup>.

---

<sup>38</sup> En avril 1906, Bertrand quitte Marseille pour l'Orient, sur le modèle du Grand Tour des voyageurs du siècle précédent. Il visite pendant un an l'Égypte, la Grèce, la Turquie, le Liban, la Syrie et la Palestine. Ce voyage lui permet d'acquérir un nom dans le monde de la presse et confirme son intérêt pour la Méditerranée. Il en rapporte *Le mirage oriental*, publié chez Perrin en 1910, qui donne l'image d'un Orient démythifié, vu comme un repoussoir.

<sup>39</sup> Louis Bertrand, *L'Invasion*, *op.cit.*, p. 220-221.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 383-384.

<sup>41</sup> *Idem.*

Inspiré par les théories du XIX<sup>e</sup> siècle et par les milieux intellectuels de l'extrême droite, l'auteur adopte une vision racialisée<sup>42</sup>. Il établit dès son premier livre, justement intitulé *Le sang des races*<sup>43</sup>, une typologie des races. Dans cet ouvrage, il entend montrer la genèse d'une race nouvelle, celle des colons algériens dont il fait un peuple pionnier, « détach[é] du tourbillon éternel des migrations »<sup>44</sup>. Le décor est celui, imaginaire, d'une Algérie latine - c'est-à-dire vidée de l'apport arabe. L'auteur ne porte pas attention à la provenance des colons, pourtant venus de toute la Méditerranée : ce qui lui importe, c'est l'origine latine commune de ces populations. Cette latinité crée entre elles un lien racial qui leur permet de s'imposer face aux musulmans, donnant aussi l'illusion d'un monde sans classe.

*L'Invasion* reprend cette hiérarchie des races. Au sommet se trouvent les Provençaux : « Quelques Provençaux de pure race, reconnaissables à la finesse de leurs traits et à la jolie couleur blonde de leurs moustaches, coudoyaient les gars du Piémont, aux pommettes rouges et à l'encolure de taureaux<sup>45</sup> ». Pour Bertrand, ils incarnent la race latine : « c'est honteux [...] qu'un Provençal comme toi, un Latin, se laisse obscurcir l'intellect par des cauchemars du Nord [...] toi, toi ! Un Provençal, un Massiliote, né en terre grecque et romaine<sup>46</sup> ! », s'entend dire un Marès encore anarchiste. Les Italiens, pourtant par définition latins, se trouvent en dessous des Provençaux. Le dénigrement des Napolitains s'explique par ce filtre racial : Bertrand les considère comme une race mélangée.

Sous l'uniforme français, tous les types napolitains étaient là représentés avec leurs signes distinctifs, depuis le profil de polichinelle, aux saillies anguleuses de casse-noisette, jusqu'à l'ovale trop régulier de l'Antinoïen classique, - métis levantin, au visage d'une pâleur morbide, brouillée de quelques gouttes de sang noir. Certains, qui étaient gras et blonds, semblaient des fils de pirates barbaresques, avec leurs nez épatés, leurs courtes moustaches rousses, leurs lèvres épaisses et sensuelles<sup>47</sup>.

Enfin, en bas de la hiérarchie, se trouvent les populations juives, nordiques et asiatiques. Les héros du roman ne sont pas exempts de racisme, comme en témoigne une remarque destinée à des travailleurs venus d'Extrême-Orient : « Il y avait un si clair mépris dans leurs petits yeux bridés et féroces qu'Emmanuel [...] s'emporta contre eux : — Regardez-moi ces sauvages !...Ça vient couper le bras à l'Européen<sup>48</sup> ». L'avant-propos de 1921 confirme cette peur de l'étranger et du cosmopolitisme : Bertrand y justifie le titre et le contenu de son roman, « en un moment comme celui-ci, où la civilisation occidentale est menacée par la folie furieuse de brutes sanguinaire, derrière lesquelles on sent toutes les barbaries asiatiques, avec l'inguérissable bougeotte messianique et révolutionnaire du juif<sup>49</sup> ». Les années 1920 sont en effet celles où l'auteur se rapproche de l'Action Française, adhère aux idées maurassiennes et s'engage publiquement dans le débat, notamment par l'intermédiaire de pétitions<sup>50</sup> : dans ce contexte, la réédition de *L'Invasion* prend tout son sens.

---

<sup>42</sup> Sur le racialisme voir Laurent Dornel, « Les usages du racialisme. Le cas de la main-d'œuvre coloniale en France pendant la Première Guerre mondiale » *Genèses*, 1995, vol. 20, n°1, p. 48-72.

<sup>43</sup> Louis Bertrand, *Le sang des races*, Paris, Ollendorf, 1899.

<sup>44</sup> Louis Bertrand, lettre à Joachim Gasquet à propos du projet du *Sang des races*, 1898 ; citée dans Louis Bertrand, *Terre de résurrection*, Paris, Nouvelle France, 1947.

<sup>45</sup> Louis Bertrand, *L'Invasion*, *op.cit.*, p. 280.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 319.

<sup>47</sup> Louis Bertrand, *L'Invasion*, *op.cit.*, p. 133-134.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 256.

<sup>49</sup> Louis Bertrand, *L'Invasion*, Paris, Plon, 1921, avant-propos.

<sup>50</sup> Bertrand signe en 1919 un manifeste intitulé « Pour un parti de l'intelligence », publié par le *Figaro* : rédigé par Henri Massis en réaction à la « Déclaration de l'esprit » de Romain Rolland parue dans *L'Humanité* qui incitait les intellectuels à retrouver un esprit pacifiste. En 1935, il signe le manifeste « Pour la défense de l'Occident et de la paix en Europe » paru dans *Le Temps*. Toujours rédigé par Henri Massis, auteur en 1926 de *La Défense de l'Occident* dans lequel il oppose l'Asie à l'Europe en reprenant l'opposition entre Rome et les Barbares, ce texte est un soutien ouvert à Mussolini dans l'affaire éthiopienne.

*L'invasion* reprend à son compte nombre de préjugés sur l'immigration italienne construits et diffusés depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui perdurent pendant toute la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne la réédition du livre. Celle de 1921, alors que le contexte marseillais a évolué, s'explique en partie par son obsession d'un monde pensé selon un affrontement entre des races strictement hiérarchisées. *L'Invasion* s'inscrit donc pleinement dans le parcours idéologique de Louis Bertrand, traduisant les peurs et les fantasmes de l'auteur. Mais le roman trouve également sa place dans un contexte économique, sociologique et politique particulier : la violence de l'image de l'immigrant renvoie en effet à la violence des conditions de vie et des réactions de la population face à l'étranger dans une ville-carrefour. A rebours d'une vision parfois bien ancrée, le roman témoigne ainsi du rejet de l'autre dans une ville profondément marquée par l'immigration. Il est d'ailleurs frappant de constater l'évolution et la multiplicité des « figures de l'ennemi » en fonction du contexte : les clichés sur la nourriture, les mœurs, les langues gutturales des étrangers sont une constante du discours tourné contre les différentes populations qui arrivent successivement dans la ville, jusqu'à l'époque la plus contemporaine.

Aurélia Dusserre, Université d'Aix-Marseille, UMR 7303 TELEMMe